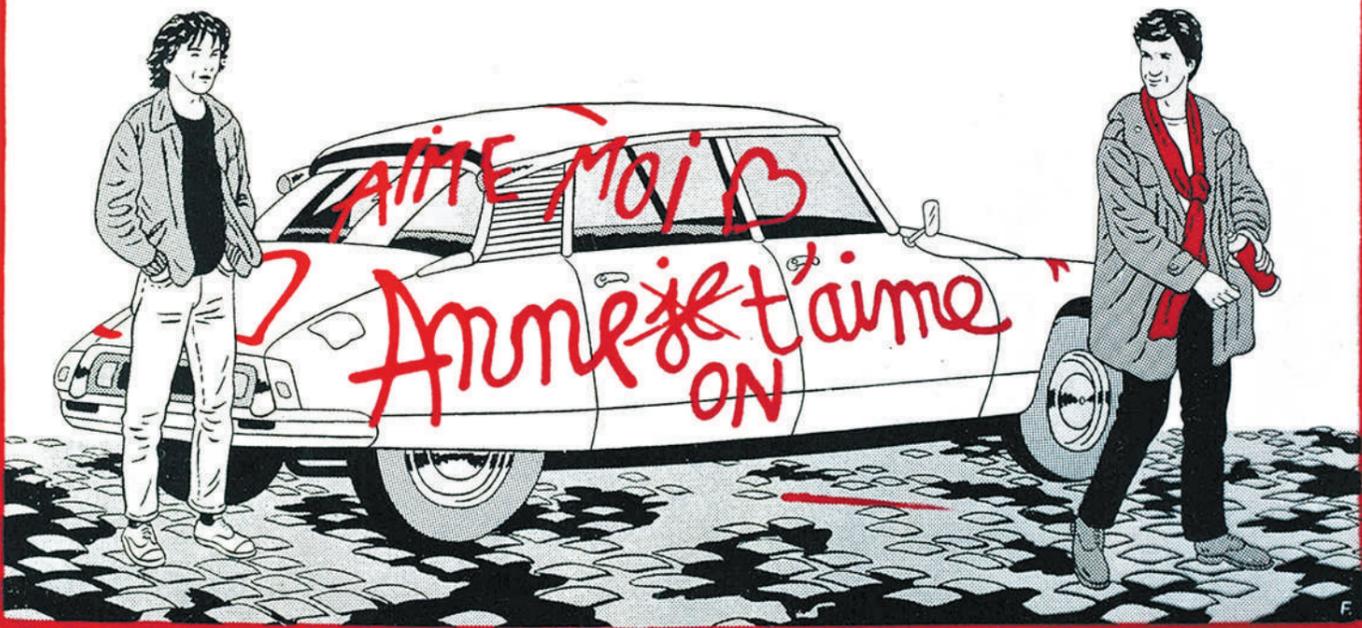


# COCKTAIL MOLOTOV

UN FILM DE  
DIANE KURYS



avec Elise CARON, François CLUZET, Philippe LEBAS

et Geneviève FONTANEL, Henri GARCIN, Michel PUTERFLAM, Marco PERRIN, Christian CLAVIER, Patrick CHESNAIS, Jean Claude DE GOROS, Stéfania CASSINI.

Scénario et Dialogues : DIANE KURYS avec la collaboration de Philippe ADRIEN et Alain LE HENRY.

Musique Originale : YVES SIMON. Texte anglais et Interprétation : MURRAY HEAD.

Image : Philippe ROUSSELOT. Son : Bernard AUBOUY. Direction de Production : Charlotte FRAISSE.

Co-Production : ALEXANDRE FILMS et ANTENNE 2.

RESTAURATION ET NUMÉRISATION 4K AVEC LE SOUTIEN DU CNC



## COCKTAIL MOLOTOV

Un film de Diane Kurys

France - 1979 - 92' - couleur - version restaurée  
DCP avec versions sourd et malentendant et audio-description

### Un autre regard sur Mai 68 !

Paris, Mai 1968. Anne (Elise Caron) aime Frédéric (Philippe Lebas), mais ils sont de milieux différents. Peu avant l'explosion sociale, Anne se dispute avec sa mère, qui n'accepte pas l'origine modeste du jeune homme, et entraîne Frédéric dans une fugue vers Venise avec leur pote Bruno (François Cluzet).

Le pouce en l'air, ils traversent la France de 68, mais ont le sentiment de rater quelque chose, et de Venise à Paris, ils courent après les barricades...

Road movie très inspiré et rythmé par l'émouvante bande son de Murray Head et d'Yves Simon, *Cocktail Molotov* est un film beau et sensible sur une jeunesse qui aspire à se réaliser



et a permis de découvrir François Cluzet. Après *Diabolo menthe*, Diane Kurys signe avec ce 2ème long un magnifique portrait de femme libre, indépendante et décidée. Un film très moderne dont les résonances sont toujours particulièrement fortes aujourd'hui.

Le film a été tourné en 1979, onze ans après Mai-68. Était-il encore d'actualité quant aux questions qu'il soulève ?

**Diane Kurys :** J'ai revu le film récemment, lorsqu'il a été numérisé, et je me suis dit que nous étions quand même très proches de l'époque. J'avais vingt ans en 1968. Lorsque j'ai tourné *Cocktail Molotov*, les événements étaient encore très frais dans ma mémoire. Je l'ai vécu davantage comme un épisode culturel et sociétal que directement politique. Et c'est ce que je retrouve dans le film. Je me souviens très bien de la préparation du film. Je savais exactement comment les gens devaient s'habiller, comment ils devaient s'exprimer etc. D'une certaine manière, pour moi, Mai-68 ne s'est jamais arrêté. Malgré la fin des grèves et la reprise du travail, l'été qui a suivi a prolongé le mouvement. Aujourd'hui encore nous ressentons les effets de ce qui a été modifié en profondeur dans la façon dont la société fonctionnait. J'ai l'impression que le film restitue pas mal de choses qui étaient dans les esprits à ce moment-là. Et pas seulement parce que l'héroïne choisit de jeter son soutien-gorge aux orties. Mais le film met sur la table de façon plus ou moins délibérée toutes les questions qui taraudaient les femmes et les hommes à ce moment-là : la sexualité, l'avortement, la libération des femmes, etc. Je pense que l'esprit de mai traverse le film.

Vous décrivez d'une certaine manière les années qui ont suivi Mai-68. Où étiez-vous pendant les événements eux-mêmes ?

**D.K. :** J'étais à Paris, véritablement au cœur de l'action. Je suis originaire de Lyon, mais j'ai fait mes études à Paris. En 68, j'étais étudiante à Censier, en lettres modernes. Et j'habitais rue de Rennes. C'est dire si j'étais au cœur du sujet. Je ne fais pas partie de ceux qui lançaient les pavés, mais je sortais chaque matin visiter les lieux des affrontements de la veille. J'allais à la Sorbonne, à l'Odéon. Et surtout aux Beaux-Arts, rendre visite à une amie qui concevait et imprimait des affiches.

Le film, lui, n'est pas au cœur de l'action, mais les trois personnages, qui traversent le pays, reçoivent l'écho de ce qui se passe, ce qui modifie bien sûr leur façon de penser et d'agir...

**D.K. :** Ils sont clairement portés par la vague. Quelques mois plus tôt l'héroïne n'aurait peut-être pas fait une fugue, elle n'aurait peut-être pas rêvé d'aller vivre dans un kibboutz, qui constitue une forme particulière mais réelle de communauté. Un lieu de partage où l'argent n'est jamais mis en avant...

Est-ce autobiographique ?

**D.K. :** Tout à fait. C'était effectivement mon intention de partir vivre en Israël quand j'avais 17 ans. Une façon de concilier le retour à la

terre, même si je n'avais pas de racines paysannes, et la vie dans un cadre collectif, où tout serait partagé entre les membres constituant la communauté.

Les comédiens étaient-ils dans cet esprit-là ?

**D.K. :** Ils étaient tous, évidemment, plus jeunes que moi. Mais ils comprenaient parfaitement les enjeux du film. Je les trouvais très beaux et parfaitement à leur place pour incarner cet esprit. C'est le premier film de François Cluzet, qui depuis a fait la carrière que l'on sait. Je l'avais vu dans un café-théâtre et je me disais qu'il serait parfait.

À y regarder de plus près, même si le film est très romantique, il apparaît que le personnage masculin est plus frileux que ne l'est la fille devant l'inconnu...

**D.K. :** Je pense que si j'avais fait le film plusieurs années plus tard, j'aurais suscité une aventure entre l'héroïne et le deuxième garçon. Tel quel le film donne le sentiment qu'il va se passer quelque chose, mais chacun reste à sa place. Mais le film se passe en Mai-68, les digues n'avaient pas encore cédé. Quelques années plus tard, elles vont disparaître. Mais en 68, on est encore timide pour ce qui est de la sexualité. La pilule n'est pas disponible depuis longtemps. J'ai écrit le scénario à la fin des années 1970, et j'étais consciente qu'il fallait tenir compte des évolutions. J'étais consciente qu'il ne fallait pas transposer les mœurs des années 1970 à une période qui était encore un peu frileuse sur bien des plans.

Le vent de révolte souffle sur la société entière, mais le film nous suggère que tout cela est d'abord une question de contradictions entre les générations...

**D.K. :** Absolument. Mais je crois que les différences sociales sont également apparentes. Le garçon appartient à un milieu plus populaire que la fille, et cela a des incidences. Elle est sans doute plus cultivée, et cela l'aide probablement à revendiquer sa liberté. C'est un peu le tableau inversé de *La Dentellière*...

La scène où les garçons viennent repeindre la voiture des parents, et que la fille prend parti pour eux évoque celle des *Valseuses* où l'arrivée de Depardieu et Dewaere donne à Isabelle Huppert l'occasion de cracher leurs quatre vérités au visage de ses parents...

**D.K. :** C'est vrai, il y a sans doute quelque chose des *Valseuses*. La scène de l'Odéon a vraiment eu lieu. J'ai su qu'un garçon avait bondi sur scène pour déclarer sa flamme à celle qu'il aimait devant le public entier. Le saccage de l'auto est de mon fait, mais elle est tout à fait vraisemblable dans le contexte de Mai-68.

## EXTRAITS DU JOURNAL DU TOURNAGE DE COCKTAIL MOLOTOV

30 juillet 1979. Trois heures du matin. Premier tour de manivelle de **Cocktail Molotov**. Un couloir, une école, et c'est drôle de recommencer à l'école justement, comme **Diabolo Menthe**. Première scène, première peur, une angoisse sourde, les nerfs à fleur de peau. L'équipe est là, tendue aussi. Mais quelle idée de commencer un tournage à l'envers : minuit - huit heures du matin ?

Comme un signe, comme si tout devait aller à contretemps, à contre-courant. Mais moi je suis prête à remonter à la nage, prête pour le grand Marathon et je prends mon souffle. La caméra va glisser lentement, suivre François (Bruno) pour son premier plan. Il allume une cigarette, moi aussi. Tout le monde attend. Silence. Et je lance : « Coupez » (Eclats de rire). Je me suis trompée, j'ai encore raté mon premier « Moteur ». J'avais déjà raté celui de **Diabolo Menthe**, j'avais bafouillé je ne sais plus quelle bêtise et tout le monde s'était marré. Alors tout recommence. Et c'est bien comme ça. Ça veut dire que je n'en sais pas plus qu'avant. Pas beaucoup plus. Ça veut dire que je n'ai pas vieilli, que je ne vieillirai pas. La grande folie peut démarrer, la course contre la montre, le débarquement en Normandie comme disait Fellini.

Et c'est tellement absurde. On part d'une idée, d'une phrase, d'un souvenir, on noircit du papier, on se rend pas compte et on écrit : « La place Saint-Marc est déserte, il est 6 heures du soir ». On rêve, on délire, on choisit, on hésite, on décide, on loue, on emprunte, on visite, on cherche, on trouve pas, on s'énerve, on essaie de se prendre au sérieux et on n'y arrive pas. Alors on prend du Valium, un café. On prend l'avion et on a peur. On a froid, on a sommeil, on a envie de tout arrêter, on voudrait tout recommencer, dire qu'on s'est trompé, que c'est pas ça qu'on voulait faire, que c'est tout raté, tout moche, et le film vous entraîne, vous porte et vous avez du mal à le rattraper, ça va trop vite, plus le temps de réfléchir, de corriger, de refaire. Trop tard, c'est dans la boîte. On verra au montage.

Le tournage de **Diabolo Menthe** avait commencé dans l'euphorie et s'était terminé dans un sentiment de bonheur éblouissant. Plaisir, rien que du plaisir. L'excitation du premier jour, les premiers rushes. La joie tous les matins d'aller « tourner », d'aller retrouver l'équipe ; ceux qui m'aimaient, ma famille de deux mois. Tournage tendresse, tournage caresse ; tout le monde se touchait tout le temps. Il y avait



quelque chose de sensuel au bord de la pellicule. Une magie des sourires, complicité des regards, un désir jamais exprimé et toujours présent. Deux mois d'amour, c'est rare, c'est précieux. Je me rappelle. J'étais complètement éblouie de tendresse après **Diabolo Menthe**.

**Cocktail Molotov**, ça a été tout le contraire. C'est peut-être le titre qui portait ça en lui. Un tournage violent, exacerbé, dur, méchant, pénible, douloureux. La confusion des sentiments, l'impression étrange du pouvoir, une lutte de tous les jours pour garder la tête hors de l'eau, la peur de se noyer et l'envie de se laisser couler.

L'idée d'écrire **Cocktail Molotov** est venue à partir de l'idée du titre. Ça a l'air idiot mais c'est vrai. Après **Diabolo Menthe** j'ai voulu goûter autre chose, un autre mélange, plus fort, plus violent. Après le doux-amer, le malheur d'avoir 13 ans, le lycée, l'ennui, le sentiment qu'on n'en finira jamais de grandir ; après le regard rapide (trop rapide) sur une adolescence petite bourgeoise, un peu triste, un peu déchirée, j'ai eu envie de raconter l'explosion, la révolte, la fugue, la fuite en avant, la première histoire d'amour, la première, la vraie, la seule ? J'ai voulu me rappeler la première fois qu'on dit Non, la première gifle, la première porte qu'on claque, le premier baiser, la première vraie caresse. 18 ans. L'âge du refus, de l'intransigeance, de la violence, l'âge où ça commence vraiment.

On prend conscience, on a les idées claires, on veut crier, casser, bousculer, changer l'ordre des choses. Et on a raison. On ne peut qu'avoir raison. On est fort, sûr de soi, sûr de l'avenir, sûr que ça ira mieux demain.



Heureuse coïncidence, je suis de la génération d'après la guerre. Terminée l'Algérie et le Vietnam trop loin. Il nous restait Mai 68.

Et on a tout changé. Les pavés, les voitures qui brûlent, les gens qui parlent, ceux qui ont peur et on se met à tutoyer tout le monde. Rien ne serait plus comme avant. Et c'était vrai. Alors pour parler de la révolte, de la fugue de mes 18 ans, j'ai tout réinventé sur fond de barricades.

Un seul objectif : éviter le piège 68. La reconstitution. Le folklore. « Nous sommes tous des Juifs allemands. Le camarade a la parole. CRS = SS. » Je voulais raconter une histoire parallèle. Je voulais que Mai 68 soit derrière, devant, à côté,

## DIANE KURYS

A l'âge de cinq ans, après le divorce de ses parents, immigrés russes, Diane Kurys vient vivre à Paris avec sa mère et sa sœur. Elle commence sa carrière comme comédienne, enchaînant les rôles au théâtre.

En 1977, elle se lance dans la réalisation avec **Diabolo Menthe**, récit autobiographique sur l'adolescence dont elle signe aussi le scénario. Le film remporte un large succès public et obtient le Prix Louis Delluc.

Toujours dans un registre autobiographique, Diane Kurys s'intéresse aux jeunes adultes soixante-huitards avec **Cocktail Molotov**, puis elle raconte l'amitié particulière entre deux femmes dans les années cinquante avec **Coup de foudre**. Elle met en scène une famille se déchirant pendant les vacances dans **La Baule-les-Pins**.

Elle réalise ensuite plusieurs films sur des couples aux relations tumultueuses et tragiques : **Après l'amour** (1992) avec Isabelle Huppert et Bernard Giraudeau, **A la folie** avec Beatrice Dalle et Anne Parillaud (1994) et **Les Enfants du siècle** (1999) avec Juliette Binoche et Benoît Magimel dans les rôles de George Sand et Alfred de Musset.

Elle revient à la comédie avec **Je reste !** (2003), avec le trio amoureux composé de Sophie Marceau, Charles Berling et

ailleurs. Alors j'ai raconté un voyage. Une fille et deux garçons qui traversent la France de 68 le pouce en l'air. De Venise à Paris ils courent après les barricades, ils croisent des vies, des histoires, ils perçoivent des échos de révolte, des bruits de pavés qui retombent.

La folie, la confusion, le délire de Mai, leur parviennent comme filtrés, assourdis, déformés par la distance, l'éloignement, la route.

Vincent Perez, le film choral **L'Anniversaire** (2005) et **Sagan** (2007), sur la vie de la romancière Françoise Sagan, avec Sylvie Testud.

En 2013, elle signe le drame amoureux **Pour une femme**, où Mélanie Thierry incarne un personnage fortement inspiré de la mère de la cinéaste, déchiré entre son mari (Benoît Magimel) et son beau-frère (Nicolas Duvauchelle).

Elle tourne une nouvelle fois avec Sylvie Testud dans **Arrête ton cinéma !** en 2015, l'adaptation de son roman **C'est le métier qui rentre**, l'actrice jouant aux côtés de Zabou Breitman et de Josiane Balasko.

Diane Kurys vient de terminer le tournage de son nouveau projet **Ma mère est folle**, qui réunit dans les rôles principaux Fanny Ardant et le chanteur Vianney.

